

Instantanés Torontois

I

Le restaurant français le plus chic de Toronto se nomme *Le Sélect*. La salle est belle, ornée d'un long bar en zinc le long duquel poireautent de hauts tabourets d'acajou à dossier, au siège rembourré, tandis que le service de restauration se fait à des tables rondes ou carrées alignées devant des banquettes gainées de cuir rouge. Pour un Torontois, l'illusion est parfaite, il se croit à Paris ; en revanche, pour un Parisien en exil, fût-il volontaire, le décor est trop authentique pour être vrai. Mais comme son besoin de nostalgie est difficile à rassasier, il n'hésite guère à entrer dans le jeu, et n'éprouve aucune réticence à s'attabler.

La carte est alléchante et comporte d'heureuses surprises : le *Sélect* est le seul restaurant de la ville à annoncer au menu, le jeudi seulement, du ris de veau. Et quand on arrive sans crier gare, mais en ayant choisi son jour, le jeudi justement, on s'entend répondre qu'il n'y a plus de ris de veau : comme trop peu de clients en raffolent, il est prudent, voyez-vous, de passer commande quelques jours auparavant. Partout ailleurs en France, voire en Europe, on s'en irait furieux, non sans avoir copieusement protesté à haute et intelligible voix, mais ici, on n'a pas le cœur à faire un esclandre, il n'est même pas question d'y songer ; on replie sa déception comme un vieux mouchoir usé et l'on consulte la carte qu'on vous tend si obligeamment. On se rabat alors sur la choucroute, passable, et l'on se dit qu'on attendra le retour à Paris pour aller déguster les merveilleux ris de veau braisés de Raquel Carena au *Baratin*, rue Jouye-Rouve, sur les pentes de Belleville. Là, on est presque certain de s'en faire servir, car il y en a tous les jours, si l'on arrive au premier service.

Mais revenons un autre jour au *Sélect* et installons-nous en terrasse, puisqu'il fait beau en ce mois de septembre 2019. Notre serveuse est affable, comme toutes les serveuses en ces contrées d'Amérique du Nord où le service n'est pas compris, et où l'on doit se montrer le plus servile possible pour espérer ramasser un solide pourboire. Mais elle a aussi quelque chose de plus. Tandis qu'elle explique les moindres détails de la carte à l'amie montréalaise qui dîne avec moi, je me surprends à la détailler du regard : elle est assez jolie, certes, tout en n'étant pas d'une beauté renversante ; et pourtant c'est comme si elle était un assemblage de perfections ; ainsi elle a des dents parfaites, et un sourire parfaitement dessiné. Sa voix est parfaite aussi, aux inflexions enthousiastes soigneusement étudiées. Pour chaque plat à propos duquel nous lui demandons des explications, elle les donne sans rechigner, puis précise : *My favourite dish*. Je sens que si je lui énumérais tous les plats figurant sur la carte, elle me soutiendrait avec la même équanimité que chacun d'eux est son plat favori. Elle répond à toutes nos questions avec une efficacité et une amabilité redoutables. Soudain j' imagine que sous cette peau soyeuse et délicieusement lisse, ces sourcils parfaitement alignés, ce front voué à ne se creuser jamais des rides du souci ou de l'étude, fourmillent et carburent des millions de circuits imprimés reliés et traversés chaque nanoseconde par des milliards d'impulsions électriques binaires. C'est certain, elle n'est pas humaine, c'est un androïde aux articulations musculaires et vocales bien huilées. Elle recevra tout de même un bon pourboire.

II

Si j'étais un auteur torontois, la seule raison qui m'inciterait à me faire publier aux éditions Coach House n'est pas la notoriété ni la relative ancienneté de la maison, fondée il y a tout de même plus d'un demi-siècle, mais l'incomparable vétusté de ses locaux. Pour y accéder, il faut se rendre au centre-ville, dans une zone qui n'est pas encore soumise à l'emprise des gratte-ciel, mais sur laquelle la masse brutaliste de la Bibliothèque de Recherche John Robarts dresse la farouche verticalité de son triangle de béton. Non loin commence l'Université qui constitue une véritable ville intérieure, bâtie en style néo-gothique, ce qui,

comme dans bon nombre de grandes villes américaines, en fait un quartier esthétiquement attirant. Là, sur la lisière, s'ouvre un espace interstitiel garni d'une rangée de maisons basses, pourvues d'un seul étage, toutes un peu de guingois. Ce sont d'anciennes remises datant du XIX^e siècle, construites en bois et miraculeusement préservées du zèle niveleur des bulldozers. On pousse une porte-fenêtre branlante visiblement malade et l'on se retrouve dans une sorte d'échoppe médiévale au centre de laquelle trône une vénérable presse à bras, flanquée d'une linotype en état de marche et de quelques machines plus modernes. On monte à l'étage, en évitant de se cogner le front contre un linteau trop bas, et l'on est accueilli sous le toit par des fauteuils aussi profonds que fourbus, une longue table à l'épais plateau de chêne et quelques vieilles chaises, tandis que des livres couvrent les étagères qui encerclent les murs. On se laisserait même aller à signer un contrat, dans un tel décor...

III

Mon amie Beatriz Hausner m'a donné rendez-vous à midi et demi devant le Bar Almacen, sur Queen Street West. Lorsque j'arrive, elle devise avec une jeune femme, qu'elle me présente comme sa coiffeuse, puis celle-ci prend congé et s'éclipse dans une venelle que je n'avais pas remarquée et qui s'ouvre sur le flanc gauche de l'immeuble, perpendiculairement à la rue. Nous entrons dans le bar, prenons place au comptoir et commandons un espresso. Les murs sont couverts de larges portraits contemporains, barbouillés à l'huile, enturbannés de cadres aux profuses moulures dorées, à l'ancienne. La clientèle, d'origine sud-américaine, vêtue sans recherche ni extravagance, est manifestement plus modeste et d'allure plus bohème que les hipsters torontois aux lisses visages interchangeables qui hantent les bars de College Street, quelques centaines de mètres plus haut.

Nos cafés bientôt avalés, Beatriz m'entraîne au fond de la salle, sous prétexte qu'elle a quelque chose à me montrer. Dans le couloir qui mène aux toilettes, elle ouvre une porte frappée de l'inscription STAFF ONLY. Apparaît alors une sorte de placard, profond d'une vingtaine de centimètres, mais dont le fond peint en gris est muni d'un bouton que tourne aussitôt mon amie. Le panneau s'écarte devant elle et donne sur un corridor assez bref terminé par quelques degrés d'escalier. Je la suis, prenant soin de refermer l'une après l'autre, comme elle me le demande, les deux portes derrière nous. En montant les marches, je lève les yeux et j'ai soudain l'impression d'avoir traversé le miroir, et m'être laissé transporter non seulement dans un autre espace, mais aussi dans un autre temps. Nous venons d'entrer dans une vaste salle rectangulaire éclairée par un lustre doré à douze bougies suspendu au plafond. Des fauteuils et un canapé art nouveau devant lesquels trônent deux tables rondes de bistrot aux piétements de fonte attendent le visiteur. Des dizaines de cadres hébergeant des photographies anciennes recouvrent le mur de droite, et de grands miroirs celui de gauche. Un instant, l'idée m'effleure l'esprit que je viens de mettre le pied dans ce qui pourrait être un ancien bordel désaffecté. Idée séduisante, mais que dissipe aussitôt la présence, devant les miroirs, de trois fauteuils de coiffeur en cuir et en acier chromé juchés sur un large pied de couleur crème. Car Beatriz est venue ici pour se faire couper les cheveux. Ce qu'il y a de mieux à Toronto, m'assure-t-elle, et je veux bien la croire. Je l'abandonne aux mains de la coiffeuse rencontrée tout à l'heure et j'en profite pour observer de plus près le mobilier qui orne la salle. Un grand poste de radio en palissandre des années cinquante voisine avec un piano droit fin XIX^e siècle et une vitrine art déco où sont rangés de vieux rasoirs et des blaireaux. Sur les meubles trônent dans leur splendide inutilité plusieurs téléphones en cuivre ou en bakélite blanche. Toute une collection de chapeaux d'homme sont accrochés au mur sous une vieille enseigne de la maison Biltmore Hats. Dans ce bric-à-brac digne d'un éventaire de marché aux puces qui s'étale un peu partout autour de moi, je remarque un vieil appareil photo Rolleiflex, une caméra Bolex, une balance Testut à cadran triangulaire, des globes de mariée avec des bouquets de fleurs en tissu, des portemanteaux chantournés et plusieurs miroirs au cadre en bois festonné. Je m'assois sur le canapé art nouveau devant un petit guéridon dont le dessus n'est autre qu'un disque 78 tours en ébonite protégé par une vitre, et sous une lampe au pied fait d'une jambe de mannequin en celluloid gainée d'un bas résille serré d'une jarrettière en forme de papillon. Quelques livres traînent sur une table basse et le premier de la pile est un catalogue Banksy. Voilà qui me renvoie brusquement au salon de coiffure où depuis dix ans j'ai l'habitude de me faire couper les cheveux à Paris. C'est aussi un salon caché. Il est d'un tout autre aspect que celui de Toronto. Autant ce dernier est baroque et surchargé, autant le salon parisien est sobre, vide et lumineux. Mais il a la particularité d'être une galerie de peinture spécialisée dans le *street art*, tenue par un ancien coiffeur turc qui continue d'opérer clandestinement pour son ancienne clientèle. Quoi qu'il en soit, je feuillette le catalogue pour passer le temps – ce qui me permet de m'assurer que la célébrité de Banksy

est méritée, vu l'insipidité de ses pochoirs –, puis mon regard est attiré par des ouvrages sur la mode et la maison de disques Trojan Records, les prophéties complètes de Nostradamus, et le fameux traité du Docteur Tissot traduit en anglais, *Deseases caused by masturbation*. Ce qui m'enchanté dans un tel lieu est évidemment son caractère totalement factice, et sa fausse patine, son inauthenticité si savamment masquée qu'elle apparaît, quand on l'a découverte et reconnue, admirablement mise en scène. Pendant ce temps Beatriz a pris le temps de se faire coiffer, et nous partons boire un verre au Gatto Nero, autrement dit le Chat noir, dénomination qui a sans doute contribué à faire de ce café un rendez-vous d'intellectuels audacieusement inactuels.

IV

Si vous venez à Toronto au début du mois de novembre, vous allez découvrir avec surprise que nombre de gens portent au revers de la veste ou du chemisier des cocardes rouges frappées au centre d'un point noir. Des hommes, des femmes, des jeunes, des vieillards, des Blancs, des Asiatiques, des Noirs, des Indiens, des gays, des beaufs, des employés, des cadres, des hipsters, des clochards, toutes races, tous âges, tous sexes, toutes conditions confondues, et vous commencez à vous dire qu'il y a là quelque signe de reconnaissance, comme une franc-maçonnerie rebelle. Le noir et le rouge n'évoquent-ils pas respectivement les couleurs arborées par les canuts révoltés de Lyon et par les Communards ? Sans compter que le nombre de porteurs de cocardes s'accroît à mesure que passent les jours. Mais quand vous demandez à quelque connaissance ce que signifie vraiment cette coutume, vous retombez de haut : la cocarde est un coquelicot qui ne symbolise pas la Commune à venir, mais rend hommage aux soldats morts lors de la Première Guerre mondiale, dont on commémore chaque année l'armistice le 11 novembre.

V

Remontant vers l'ouest l'une des artères principales de la ville, Bloor Street, un grand échalas d'une quarantaine d'années, vêtu d'un imperméable kaki, debout sur une planche à roulettes, avance en s'aidant d'une pagaie, qu'il appuie rythmiquement, pour se donner de l'élan, sur le rebord du trottoir. De temps en temps, tout en restant très digne, il insulte un passant dont la tête ne lui revient pas. Je le croiserai de nouveau quelques mois plus tard, juché sur le même engin, drapé dans la même dignité, prodiguant les mêmes insultes. Me traverse un instant l'esprit que les passants insultés sont peut-être les mêmes.

VI

Chez Shoppers Drug Mart, dans le centre commercial souterrain de Bay Street, les serveurs sont tous gays, outrageusement fardés, aux ongles peints en noir ou en bleu, les sourcils dessinés au crayon gras, les joues ornées de fausses roulaquettes dessinées en réserve blanche sur le fond de teint hâlé. Impression désolante d'être en face d'un dandysme du pauvre, kitsch et authentique à la fois. On se réjouit pourtant que des gens parviennent à s'amuser, au cœur de cette ville qui semble bâtie de longs bâillements cimentés d'ennui.

VII

Beau comme l'enchevêtrement des rails du tramway au carrefour entre Spadina Avenue et King Street. On se dit que certains candidats au suicide pourraient avoir envie de se coucher à l'instant propice au centre de cette magnifique rose d'acier poli pour l'étoiler de toute la ferveur de leur sang frais.

VIII

À quelques mètres du carrefour des suicidés potentiels, on se remet de ses émotions en allant boire un shot de chocolat épicié à l'extrême chez Soma, une chocolaterie qui sait vous prendre au corps.

IX

Nous voilà en février 2020. À quelques mètres de moi, dans la rame de métro, une jeune Asiatique exhibe son présentisme paisible : *Fuck the past, fuck the future*, proclame son tee-shirt made in China. La pandémie a commencé ses ravages. On comprend tout.

X

Lorsqu'on prend un avion des lignes intérieures pour quitter Toronto en direction de Montréal, la carte qui s'affiche sur l'écran implanté devant notre siège nous montre des noms familiers de villes parsemées autour des grands lacs : London, Berlin, Potsdam, Hanover, Rome ; il ne manque que Paris. Or elle existe pourtant, on dit même que c'est une jolie bourgade au bord d'une rivière, mais elle se cache, trop petite pour figurer ici. Cette modestie l'honore.

XI

Saisissante impression de ralentissement et de raréfaction de la vie dans l'aéroport de Toronto en ce 13 avril 2021. Déjà une impression d'universelle déréliction s'était fait sentir dans le train qui nous y menait depuis le centre de la ville. Hormis nous, il n'y avait qu'un seul passager dans le wagon. Au sortir du train, avant d'atteindre l'aérogare proprement dit, nous traversons d'immenses corridors déserts, tels qu'on les imaginerait sans peine après quelque catastrophe dont nous serions les seuls survivants. Nous ne pouvons nous empêcher de songer au superbe film de Randal MacDougall, *Le monde, la chair et le diable*, où, à la suite d'une guerre nucléaire qui ne détruit pas les infrastructures, mais désintègre seulement les organismes vivants, deux hommes et une femme ayant miraculeusement survécu se retrouvent dans les rues d'un New York dont toute présence humaine a été effacée.

Cependant, quelques passagers attendent à l'enregistrement, mais là où d'ordinaire une foule fait la queue devant une multitude de guichets, on ne compte qu'une douzaine de personnes, dont la plupart retournent en Afrique noire. Pendant qu'on s'occupe de nous, mon regard est attiré par un immense panneau publicitaire rectangulaire dédié à la promotion des incomparables services prodigués par la carte American Express. Sur la partie centrale on voit, telle une sirène affublée d'un bikini, une jeune femme à la longue chevelure sortir d'une mer turquoise dans un décor tropical. Bien entendu elle ne porte pas de masque et peut voyager. Une évocation des plus kitsch du monde « d'avant », dont nous avons forcément tous la nostalgie. C'est alors qu'un autre film d'anticipation dystopique me revient à la mémoire : *Soleil vert*, où l'on passe aux vieillards qui vont mourir des films d'une époque ancienne qu'ils n'ont pu connaître, celle où l'humanité vivait encore dans un cadre naturel.

Une fois munis de nos cartes d'embarquement, assez compliquées à obtenir, car nous devons faire escale à Paris et changer de compagnie aérienne pour nous rendre à Varsovie, notre destination finale, nous nous dirigeons vers la zone internationale. À l'entrée, on commence par prendre notre température à l'aide d'un thermomètre frontal, puis, comme nous n'avons pas d'autre fièvre que celle d'en finir avec toute cette absurdité, on nous ouvre le passage. Nous sacrifions au rituel des portiques de sécurité et de l'inspection des bagages, sans avoir à nous presser, car nous sommes presque seuls. Les préposés au contrôle sont visiblement plus détendus que d'habitude. Il faut dire que leurs cadences ont singulièrement baissé d'intensité depuis un an.

Nous pénétrons dans la *Duty Free Zone*, que la marchandise a désertée. Les boutiques ont toutes baissé le rideau de fer. Il ne reste d'ouverts qu'une brasserie et un snack-bar qui servent des repas à la table. Alors que cela fait plus d'un an que tous les bars et restaurants ont fermé leurs portes au Canada, il faut aller dans la zone internationale d'un aéroport pour pouvoir se faire servir à dîner. Ce serait un admirable paradoxe s'il ne s'agissait d'un semblant de restaurant et d'un semblant de bar. On y sert tout de même une bière acceptable, dont la mousse donne à la situation que nous vivons, à défaut de consistance, un soupçon de réalité.

Joël Gayraud
Toronto, septembre 2019 - avril 2021